

Une histoire éventée

Francine Gagnon

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

La fin du Canada

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31951ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gagnon, F. (1990). Une histoire éventée. *Liberté*, 32(6), 15–20.

FRANCINE GAGNON

UNE HISTOIRE ÉVENTÉE

«Je n'ponse poo». Je ne pense pas, répondit le passager à une interrogation du conducteur. Le train lui-même semble participer à cette apathique somnolence qui paraît être un trait caractéristique du Canadien.¹

Si tout corps est étendu, on peut dire que le diagnostic concernant le corps territorial canadien fait partie des annales les plus tordues de la planète. Tissu synthétique (fatigué) a priori, (Lament for a) nation qui se gausse des prouesses de son bras canadien, télé-manipulateur s'entend. Si la horde primitive s'acharne depuis longtemps autour de la sépulture du Warrior, du Doukhobor, du French Pea Soup, du réfugié sans nom — *terra incognita* fascinée par une unité divisible *ad infinitum* — la fin du Canada fut annoncée en primeur dès le premier cri... C'est un peu depuis cet élanement primal que l'on vit par procuration sur le bout de sa plume.

Cette délégation se renforce à mesure que les péroraisons autour de l'absence, de l'agonie, voire de la fin, interviennent dans le regard que l'on porte sur notre histoire, pour faire de notre passé colonial une perpétuelle colonie de vacance(s). Pour plusieurs, cependant, la solution se trouve dans un fantastique laboratoire multiculturel où la

1. *Les voyages extraordinaires de L. Moreau Gottschalk, pianiste et aventurier*, avril 1864.

rencontre de l'Autre serait l'aboutissant d'une logique nouvelle, d'entrée de jeu hybride, à l'image du village global. Pourtant, le plaidoyer en faveur de la transculture est un discours qui a déjà connu ses heures de gloire sous d'autres appellations: ainsi en fut-il de la promotion du pluralisme culturel, de l'unité dans la diversité, E PLURIBUS UNUM, avec, en guise de métaphore romantique privilégiée, celle de l'orchestration du Tout avec ses parties, la question en litige étant de mesurer le mode de liaison des cultures dites minoritaires avec la république Fédérale, en l'occurrence, ici, l'Aqui Nada. Comment rassembler ces monades disparates eu égard à l'ensemble englobant, ce Commonwealth dispensateur des canons et des modèles à (faire) suivre? S'agirait-il, tel un désir hallucinatoire, de composer le grand Œuvre à partir d'un amalgame, une mosaïque, un agrégat, une courtépointe ou, pour reprendre notre image musicale, une rhapsodie? En d'autres mots, comment ne pas sombrer dans le réflexe «avec flegme et sans imagination» (selon Hubert Aquin, dans «L'art de la défaite») qui consiste à se figer soi-même dans des catégories ethniques, lesquelles évoquent tout au plus le pittoresque de la brochure touristique.

Au départ, cette notion de pluralisme, que William James proposait, et ce, dès 1907, dans «A Pluralistic Universe», était bel et bien un espace où la contingence, le hasard et les mondes possibles arrivaient à se jouer des formalismes et des systèmes clos. Toutefois, après la guerre froide, et sous l'impulsion d'un élève de James, Horace Kallen, le pluralisme est devenu le porte-étendard d'une conception statique des ethnies qu'il faut s'efforcer de préserver à tout prix, ne serait-ce que pour se donner bonne conscience dans la cartographie mondiale. En fait, il s'agit de protéger le caractère distinct de chaque *natio* par un *ratio* fait de jujubes idéologiques, produire, par exemple, des relevés, classifications, encyclopédies qui visent à faire adhérer les populations ethno-concentrées à un moule typi-

que, soi-disant fondé à partir de l'Ordre même de la Nature. D'où s'ensuit une identité fixe qui empêche toute pénétration réelle du territoire comme tel, mais qui permet en retour de contrôler les taches aveugles que la mémoire inscrit, linéaments persistants, dans son reflux épizootique.

Ainsi le Québec est-il perçu dans sa petite noirceur moyenâgeuse, le tout assorti d'un esprit de clocher pieux-pieux-pieux. Et cette vision de susciter maintes sympathies et nostalgies hexagonales, notamment à travers la facétie latine, éminemment aimable, que les œillades de l'autre côté du miroir parcourent pour y greffer des oh! et des ah! ébahis. Si l'exotisme est une façon de réduire l'Autre à une nature attrayante, il permet également de décanter, pour ne pas dire homologuer le particularisme, afin d'en réduire la détonnante différence et, en bout de ligne, se l'approprier. Tant de distinctions et tant d'égards ne font que rendre plus manifeste l'invitation à explorer nos propres fragments — ajoutons sur un mode décapant, intertextuel, ironique — investigations à mener dans les replis d'une histoire non encore digérée ni même appréciée, avec pour résultat le renvoi à une image plutôt moribonde de nous-mêmes. À force de se voir si laid dans son miroir, on finit par le devenir...

Par contre, il y a une impasse inverse, d'une subtilité tout embobelinée de condescendance, qui consiste à nous convier gentiment à suivre la voie éclatée de la transculture, comme si enfin, toutes origines confondues, nous serions alors en mesure de nous sauver providentiellement des névroses identitaires. Suivant cette option, il nous est conseillé de nous familiariser avec les nouvelles données proposées par le gouvernement canadien (1971) pour faire la promotion de la réalité multiculturelle, la mosaïque donnant lieu à un prêchi-prêcha autour de l'union bien tempérée, suivant lequel il faudrait réécrire notre histoire à même les phares transculturels, de manière à pouvoir se sortir des ornières nationalistes: foyers d'insurrections, appréhendées

ou non. Cette nouvelle configuration, en se plaçant dare-dare dans la mouvance postmoderne, pourrait hâter notre découverte de l'Autre, rencontre qui se situerait au delà des frontières de la Nation, du Pays ou de l'Histoire. Une fois de plus, notre pseudo-innocence aura été le révélateur qui justifie la fin des idéologies, suivant la percutante analyse de Marc-Henri Soulet, pour lequel l'actuel silence des intellectuels confirme que le salut par la pensée engagée sur le terrain est un mythe que l'échec du référendum a rendu encore plus cuisant. Leurres et malheurs de l'Aufklärer qui servent désormais de leçons et nourrissent d'arguments les partisans du cosmopolitisme, pour qui le *jus sanguinis* serait l'unique colorant de la pensée indigène². Quand la presse américaine fait écho à notre Beyrouth linguistique, que le spectre de la décapitation chronique et/ou du nazisme continue de rôder, c'est de l'extérieur que nous proviennent les diagnostics les plus rodés sur le sort de notre culture: enfermement, dogmatisme, racisme, etc. La solution est toute simple: il suffirait de s'abandonner au grand village planétaire, métissage oblige, et de s'ouvrir au monde, quitte à faire du surplace, car malgré le détour de l'emprunt, on finira peut-être par comprendre que nous sommes tous, au fond, des métèques. C'est pourquoi il nous est fortement recommandé de revenir à un humanisme critique, de façon à suivre l'exemple de la France à travers la figure de l'Honnête Homme, dont les compétences sont mesurées à l'aune d'un discours à connotation universelle. Doux prosélytisme, mais combien réconfortant pour les peuples embourbés dans une quête de reconnaissance, d'abord et avant tout locale, forcément collective et, dans notre cas, interminable.

C'est pourquoi l'on se hâte d'enterrer les velléités autoréflexives pour déplacer l'attention vers ce qui a bien pu nous échapper dans la définition de la culture. À cet égard,

2. On retrouve cette interprétation sous la plume de Sylvio (Fulvio?) Caccia dans *Le Devoir* du 22 juin 1989.

nombre de publications françaises nous signalent que la Kultur, version allemande, en mettant l'accent sur la spécificité d'une âme nationale, a mené droit au désastre. Par contre, en France, on a misé sur l'universalité de la culture, on s'est adressé à l'Homme et au Citoyen. C'est en vertu de cette ouverture d'esprit et pour contrer l'apathie de la société postindustrielle, où tout s'équivaut dans la mesure où les données transitent dans un grand ordinateur gestionnaire, que les citoyens de l'Univers suggèrent des pistes qui pourraient favoriser un renforcement de l'humanité de l'Homme (ceci n'est pas une tautologie), quitte à faire l'éloge du bon vieux temps, à l'instar du prof. Allan Bloom, lequel regrette l'époque classique où les masses étaient encore silencieuses, argument massue s'il en est un. Au delà de la guerre des anciens et des (post)modernes, le problème, au sein du laboratoire intellectuel québécois, est justement de se constituer un corpus d'œuvres qui puissent alimenter les récits de notre (com)préhension du monde, sans lesquels toute comparaison — et qui dit comparaison dit abstraction — s'avère impossible et verse dans la plate reduplication, ce qui, dans le cas qui nous (pré)occupe, aboutit à un manque essentiel à se percevoir, et donc se défendre, répliquer, se prononcer.

Si JE est un AUTRE, l'autre n'est pas le je, mais bien le jeu qui lui permet de se situer: prenant, avalant, rejetant, dans le seul but de faire avancer sa cause (et ses causeries). En ce sens, le grand TOUT universel est un métissage intéressé. Il s'agit de camoufler à l'envi ses ambitions au profit d'une industrie culturelle qui se charge d'entériner ce qui rencontre de la Norme, consécration officielle, prête-nom qui consiste à protéger son jardin, le tailler à sa mesure ou à sa démesure. À cet égard, le concept de francophonie, fleur à la boutonnière de l'Hexagone, est là pour inviter les coreligionnaires gallophiles à s'inspirer du modèle de civilisation française, délicate comme la langue de Molière, avec en guise de récompense une politesse toute coloniale, la

récupération épisodique du folklore qui sied le mieux aux acclamations du moment, de la Sagouine à la saga maghrébine. Mais c'est ici que le bât blesse: alors même que la fin du Canada se prolonge indéfiniment, peut-on encore se rabattre sur le terreau tétanique de l'identité et attendre le dépôt d'une mémoire en mal d'inscription, à partir du moment où une structure institutionnelle existe déjà? Bref, comment ne pas s'étonner du peu de réception que suscitent nos annales littéraires, philosophiques...? S'appartenir ne veut pas dire vivre en vase clos. Plutôt interroger les exodes et les exils, les modes et ce qui en reste, les silences maintenus, les prix reçus et à monnayer, les sollicitations parisiennes, new-yorkaises ou autres, autrement dit, trouver une manière d'ingérer ce qui est et ce qui arrive, à partir d'un territoire qui produit sa propre ethnogenèse. Ce qui implique une dynamique qui ne craint pas de questionner les mélanges et les «coureurs de voix». Le faisceau interprétatif est ouvert en ce qui concerne notre itinéraire: frôlant, percutant et traversant des empires pour lesquels nous demeurons une ramification pour le moins étonnante. De l'Amérique nous avons de tout temps connu ses hybridations migrantes, ses chasses aux sorcières également. Raison de plus de suspecter les nouveaux discours qui nous cantonnent à la rubrique des peuples névrotiques, infantiles et incapables d'accueillir l'étranger.

Quant à ce pays vulgairement dit le Canada³, s'il s'esouffle à tenter de définir sur quoi se fonde sa distinction, suggérons alors que la fin annoncée réside dans le sortilège de son nom: **Ici Rien.**

3. Suivant l'expression de Pierre Boucher dans son *Histoire véritable et naturelle des mœurs et productions du Pays de la Nouvelle-France vulgairement (c'est-à-dire populairement) dite le Canada*, 1664.